

**James Sacré**

## Quelle modernité pour la poésie ?

Réactionnaire : *Le Grand Robert* renvoie au mot « réaction » : « mouvement d'idées, action qui s'oppose au progrès social issu des principes de la Révolution, et vise à rétablir des institutions antérieures ». Et sur un site de la toile (site *Toupie.org*) je trouve les informations suivantes : « *Le terme est apparu pendant la Révolution française pour désigner les forces s'opposant aux changements mis en œuvre par les révolutionnaires. Adeptes de la tradition plutôt que du progrès, les réactionnaires souhaitent le maintien ou le rétablissement des formes d'organisation ou des institutions héritées du passé. Le présent est perçu comme fondamentalement décadent et peu glorieux par le réactionnaire qui souhaite un retour en arrière vers un passé qu'il idéalise. À l'inverse, une pensée est dite " moderne " quand elle considère que la situation présente est un progrès par rapport au passé jugé toujours plus primaire, plus ignorant.* »

Progressiste, moderne... ? S'agit-il là de termes qui conviennent à la pratique poétique ? Peut-être bien que non en effet : il n'y a pas de progrès en art, comme en témoigne les peintures des grottes de Lascaux et d'ailleurs, les écrits d'Homère et d'Hésiode ou les villes et monuments des anciens peuples du Mexique ou du Cambodge. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'histoire de l'art. Mais celle-ci, histoire de l'art ou de la poésie, nous invite sans doute à nous déplacer dans un espace plutôt que dans le temps. Un espace qui est celui de notre présent plus ou moins vivant dans lequel nous faisons forcément revivre (quand nous ne l'inventons pas) notre passé.

Quant à la modernité je reprendrai pour en parler un fragment d'entretien avec Bénédicte Gorrillot, en en reformulant quelque peu les termes :

Modernité : on peut s'en tenir, puisqu'il s'agit ici de poésie, à la définition qu'en donne Baudelaire dans *l'Art romantique* : un rapport fort au présent « *transitoire* », « *fugitif* » et « *contingent* » dont on peut « *tirer* » de l' « *éternel* » et de « *l'immuable* ». L'éternité est une notion bien difficile à comprendre ou à imaginer. L'immuable, qui n'évacue pas la possibilité de la mort, nous parle plus concrètement. Mais qu'est-ce que le présent ? Pour que la notion de modernité ne s'y noie pas il faudrait y choisir ce qui serait susceptible de la nourrir. La modernité ne serait alors qu'une adhésion à un certain nombre de valeurs déclarées modernes, c'est-à-dire le plus souvent critiques de ce qui se faisait avant, ou plus exactement critiques de l'utilisation qu'on a pu faire de l'avant pour tenir en main le présent. Mais cette modernité se double en général d'une promesse : celle d'une maîtrise, pour une vie meilleure, du futur. En somme tenir en main le futur avec son avant qu'est notre présent... n'est-ce pas restaurer sans le dire ce qu'on condamnait tout d'abord ?

Ces valeurs, que veut défendre la modernité, n'ont pas, semble-t-il, d'origine extérieure à notre vie en ce monde. Les premiers hommes ont sans doute été portés à affirmer ceci ou cela, à abandonner telles façons de faire en faveur d'autres, pour simplement

survivre et durer ensemble (ou individuellement). Ce n'est probablement qu'assez tardivement qu'est venue à certains d'entre eux l'idée d'inventer des dieux pour les aider à persister (eux, et, pensèrent-ils, malheureusement trop souvent, leurs semblables) dans les formes de vie qu'ils croyaient désirables.

La poésie, je le pense, en tout cas celle que je crois pratiquer, ne se soucie pas d'une telle modernité. Elle ne croit pas non plus être « *la production intense d'un sacré de remplacement* » comme le suggère Jean-Marie Domenach (*Approches de la modernité*, Ellipses, 1995). Un poème, avant de s'écrire, et encore dans le moment où il s'écrit, n'est à mon sens ni progressiste ni moderne.

Le poème prend formes parmi des choses à démêler, pour simplement vivre, parmi ce qui m'a été donné (parfois imposé) par la famille, l'école, les lectures, les amis... et l'instance qui démêle (et condamne à l'occasion) se trouve elle aussi en partie formatée par son environnement... tout se complique à l'infini sans que jamais se découvre un ferme socle de modernité possible sur lequel s'appuyer.

Mon poème serait-il inévitablement réactionnaire pour autant ?

La poésie aujourd'hui peut ou pas avoir ce souci de modernité. Elle peut ou non avoir la nostalgie de tout un passé de poésie idéalisée, et parfois vraiment reconnue et fêtée dans son environnement social. Elle pourrait donc vouloir continuer de proposer des formes qui ont en quelque sorte fait leurs preuves, qui ont plu, ou qui plaisent toujours. Plus conservatrice encore, elle pourrait choisir parmi ces formes celles qui lui semblent les plus consensuelles, les plus confortables, autant à l'oreille qu'à la pensée : un bon sonnet de poésie amoureuse, par exemple, avec décor de belle nature et quelque échappée de mots vers la métaphysique. Un bon sonnet, une élégie, une prose ramassée dans ses allitérations ou ses paronomases, le bel autrefois ne manque pas de modèles prêts à servir. Oui, bien sûr. Mais la poésie peut tout aussi bien se saisir d'une forme sonnet pour la triturer, en faire quatorze vers sans rimes ni raison ou à l'inverse la saturer de contraintes cachées ou explicitées, etc. Parce que se saisissant d'un sonnet, serait-elle forcément réactionnaire ? Est-ce réactionnaire de faire chaque matin, en les réinventant plus ou moins, les quasi mêmes gestes pour commencer sa journée ?

Au bout de cette courte réflexion sur la modernité, je pense entrevoir qu'il s'agit en somme d'être moderne sans le vouloir (sinon, c'est promouvoir d'emblée tout un programme, une tactique, etc., c'est à dire un académisme en puissance : puisqu'il faudrait, au fur et à mesure qu'on se rapprocherait d'un but, conserver des acquis, écarter, condamner). Et désirer être moderne, ce serait sans savoir vraiment ce que cela veut dire. Car si je dis, par exemple, que c'est pour être neuf, surprenant, vivant, etc., je vois bien que me voilà aussitôt engagé dans une croyance tout bientôt militante, religieuse en somme, et comme on le vérifie souvent un peu plus tard, d'emblée réactionnaire.

Le poème (moderne sans vouloir l'être) serait donc ce désir de vivre plutôt que de mourir dans la répétition du même, mais aussi, à mon sens, la nécessité d'écrire en reprenant sans cesse, pour vivre sans trop d'illusions, tout ce que notre présent brasse en nous de passé oublié, refoulé, rêvé ou inventé. Pour un futur qui nous attend au tournant, sans doute, (sans y penser probablement) ou qui nous ignore, mais qui nous comble aussi, parfois, dans la saisie heureuse et fugitive qu'on en peut faire au présent.

La poésie (le poème) serait ainsi autant en proie à un doute permanent quant à la tentation d'affirmer une « vraie » modernité, qu'à de vivantes convictions souvent légèrement (parfois tout à fait) désespérées qui errent assez à l'aventure, sans programme ni but possible qu'on pourrait fermement déterminer. Le contraire me semble-t-il d'une attitude réactionnaire assumée ou qui s'ignore, ou qui se pare d'un futur qui l'est déjà, réactionnaire, sans le dire.

James Sacré est né en 1939 en Vendée. Instituteur puis enseignant dans une université américaine. Poète (prix Apollinaire, prix Max-Jacob), auteur d'une soixantaine d'ouvrages, dont récemment : *Dans l'œil de l'oubli* (Obsidiane, 2015), *Un désir d'arbres dans les mots* (Fario, 2015), *Un effacement continué* (La Dragonne, 2016), *Affaires d'écriture 2 (ancrer ce qu'on voit)* (Tarabuste, 2016), *Figures qui bougent un peu et autres poèmes* (Poésie/Gallimard, 2016).